

Montreur d'étoiles.

En sortant de chez elle, il huma l'air frais de la ruelle: une odeur mêlée de lilas et de salpêtre, un relent de café matinal. L'escalier, déjà, fleurait le printemps, cette vie qui l'avait si longtemps fui et qu'il venait de retrouver, enfin réconcilié. Derrière la porte palière, il laissait un parfum exaltant et léger, un peu de Guerlain, un peu de cette femme.

C'avait été leur première nuit et leur dernier soir. Désormais ils ne craindraient plus l'obscurité, le silence ou la peine. Sans bouger, il l'avait contemplée un long moment. Elle dormait. Doucement les larmes lui étaient montées aux yeux. Il avait pleuré d'avoir vécu sans elle toutes ces années, d'avoir connu loin d'elle tant de choses, et d'avoir osé même ne plus l'espérer.

Elle lui avait tout pardonné, ses hésitations, son passé, ses regrets. A voix basse, elle lui avait dit ces mots simples et tellement beaux, ces phrases déliées comme une musique.

Il l'avait adorée, cherchant dans l'entrelacs de ses gestes lents une réponse à d'anciennes questions, des retrouvailles encore, un accord enfin. Il s'était oublié dans une ascension où leurs corps semblaient un obstacle à la fusion, leur proximité toujours insuffisante, et il était monté plus encore, vers l'indicible, l'ineffable état de grâce où il ne comprenait avoir pu vivre sans elle. Bien au-delà de l'ivresse éphémère, il l'avait aimée comme on prie, avec pour unique souci sa joie, pour seul but son bonheur. En un sourire elle lui avait donné tout, une justification à ses luttes, une raison d'être, et l'infinie tendresse de son regard. Au travers d'elle, le temps d'un souffle, tout avait changé, le monde s'était transmué, avait retrouvé un sens.

Marchant, volant au bout du passage, il vivait, heureux de l'instant, joyeux simplement d'être lui. Contre sa joue où naissait la barbe, il sentait encore la main d'une dernière caresse, légère. Une seconde fois, il était né. Et brusquement il se retrouva sur a place inondée de lumière. Des gens marchaient, des voitures passaient. Il leva très haut les yeux dans l'azur du ciel. Il avait du soleil plein les yeux.

Ebloui, il ne vit pas arriver le camion, ne sentit pas même l'acier le déchiQUETER.

Ce soir, en préparant le repas, elle a regardé par la fenêtre les mille lumières de la ville. Quelque part, la sienne n'était pas allumée, elle ne brillerait jamais plus. Comme tant d'autres, avant, qui se sont éteintes alors même qu'on n'y pensait pas, et auxquelles on ne songe plus.

Qui n'a jamais perdu un être cher ne peut savoir le vide, le sentiment d'impuissance extrême et de désarroi dans lequel nous laisse un départ. Celui qu'on n'avait sans doute pas aimé d'une manière absolue éclipse soudain les autres. Il emplit l'espace de son absence. Chaque objet, chaque odeur, chaque lieu ; tout nous crie le manque, l'abandon, la solitude. Avait-on cessé de considérer la présence du compagnon, du parent comme un miracle chaque fois renouvelé qu'on regrette soudain les non-dits, les malentendus, les mensonges ; ils sont définitifs. Pourtant le deuil nous sert rarement de leçon. On ne béatifie, on n'idéalise que les morts, ceux qui ne viendront plus nous déranger de leurs doutes, de leurs incohérences ou de leurs humeurs. A jamais silencieux, ils ne nous remettront plus en cause.

Elle a marché au hasard des rues. Des gens passaient qu'elle a croisé sans les voir. Ce n'était pas possible, il allait revenir ! Pourtant il a fallu se rendre à l'évidence. Elle s'est assise dans un café, la tête lui tournait un peu. A une table voisine, des amoureux s'embrassaient, plus loin un vieil homme marmonnait, seul. Seule, elle était irrémédiablement seule.

Elle se rappelle sa silhouette, un autre jour de novembre, tellement plus beau, tellement plus clair. Il était venu l'attendre à la sortie du cours. Eblouie, elle s'était laissée prendre la main. Il avait dans le regard une lueur espiègle et tranquille, comme pour dire que la vie, ma foi, est un fardeau bien léger lorsqu'on le porte à deux. Il lui parlait doucement de choses sans importances qui venant de lui prenaient une saveur particulière.

Dans les flaques, miroirs déformants, se reflètent les réverbères. En passant, les phares des rares voitures éclaboussent les murs d'un éclat trop blanc. De retour chez elle, elle a arraché les cartes postales accrochées au mur, cassé deux ou trois bibelots. Pourquoi lui ? Pourquoi a-t-il fallu qu'il s'en aille ? Sale Dieu ! Et puis elle s'est apaisée. Couchée sur la moquette, les bras en croix, elle aurait voulu ne plus songer à rien, disparaître simplement.

Il lui a fallu du temps pour comprendre, je veux dire comprendre vraiment, aux tréfonds de son être qu'il ne viendra plus. Ses jours sont vides de sens, ses gestes quotidiens sont devenus inutiles. Elle a l'impression de vivre sans avancer des heures jamais achevées.

Quand elle ouvre la portière de sa petite auto, le plafonnier s'allume. Derrière elle, elle ne laisse rien.

Elle ne connaîtra plus la douceur de sa main dans la sienne. Elle ne humera plus l'odeur de laine mouillée qu'il rapportait de leurs longues promenades automnales. Elle n'entendra plus résonner la musique grave de ses accents joyeux. Loins leurs fou rires et leurs batailles de coussins. Loin, le marché du dimanche matin au sortir de l'église. Loins, toutes ces choses qui rendaient sa vie belle. Cet été, ils n'iront pas à Venise.

Elle tourne la clef de contact et démarre.

Il y a tant de choses qu'on oublie. On oublie des promesses, des serments qu'on croyait éternels. On oublie des noms de lieux, des lèvres qui pourtant souriaient. On oublie ceux pour qui, ce pour quoi on avait voulu vivre. On oublie jusqu'à cette première matinée de printemps... Lui, elle voudrait ne jamais l'oublier. Mais parviendra-t-elle seulement à retrouver ces instants qui se sont échappés à son insu, inconsciente qu'elle était de leur valeur ? Elle n'arrive plus à se remémorer les visages aimés dont les traits, peu à peu se sont effacés à la lente érosion de ses trop longues journées. Avec le temps, elle ne garde de ses jours heureux que le souvenir confus d'une félicité perdue, une impression magmatique de couleurs qui s'étant mélangées formeraient une masse grisâtre. Ne lui reste que le regret, une nostalgie qu'elle cultive comme le dernier vestige d'une vie dont elle a fini par douter qu'elle ait pu exister. Loin du sourire, elle ne parvient plus à croire qu'on puisse la regarder autrement que comme un être familier et sans véritable importance.

Au sortir de la ville, elle prend l'autoroute. Il y a peu de circulation. Sur l'autoradio, elle met une cassette. La mélodie est très douce. Chaque fois qu'elle arrive à la fin, elle rembobine et l'écoute à nouveau. Sur un viaduc, elle se range le long de la bande de détresse et elle descend. L'air est glacé. Elle a froid. Tout au fond, elle a froid.

Accoudée à la rambarde, elle contemple les étoiles piquées sur un ciel noir. Elle a le vertige de ces espaces intersidéraux immenses sans chaleur et sans lumière qui plongent au cœur de l'infiniment grand jusqu'à se perdre eux-mêmes dans une totale absence de limite. Soudain pris de vertige face à l'absolu, son esprit se raccroche aux étoiles. A les regarder, on peut les imaginer issues d'une même masse, fragments éparpillés de lumière qui autrefois réunis formaient peut-être une image. Pris d'un irrésistible élan, les astres s'éloignent et s'éloignent encore jusqu'à la fin des temps, ne laissant derrière eux qu'une lueur incertaine, comme une manière d'adieu, comme un mouchoir agité à la portière d'un train qu'on ne rattrapera plus. Ne nous reverrons-nous jamais ?

Elle remonte en voiture et reprend la route. Le but n'a pas d'importance, pas plus que le chemin. Tout ce qui compte cette nuit, c'est la douleur lancinante, une incomplétude profonde, l'impression d'exil, d'être orpheline d'une famille qu'on ne pourra jamais recréer.

Avant, était-on moins seuls ? N'avait-on pas connu une union, une fusion dont il ne nous resterait que la nostalgie ? Moins encore que la nostalgie, un doute qu'on s'apprête à balayer d'un souffle ? Mais y a-t-il seulement un sens à tout cela ?

L'aiguille du compteur monte docilement. Elle roule vite, beaucoup trop vite. Elle pourrait se tuer, maintenant, ce serait facile. Elle regarde la route, et s'étonne de songer à mourir avec dans le cœur une telle tendresse. Elle ne retournera pas chez elle.

Ce serait une vie sans dimanches, une existence privée de lendemains. Elle marcherait sur des trottoirs où tout lui parlerait de lui, mais d'où il serait absent. Elle verrait des immeubles qu'il a regardés, mais il ne serait pas là. Des autos passeraient en l'éclaboussant. Tout, en fait l'éclabousserait, une remarque acide de la concierge, un passant qui la bousculerait, peut-être même un sourire qui le lui rappellerait. Elle s'étonnerait de parvenir encore à exister sans lui. Et puis les jours passeraient, comme une campagne triste qu'on traverserait. Elle mettrait un peu plus de noir sur ses cils et elle sortirait avec n'importe qui dans des endroits où la musique est trop forte, où les lumières sont trop vives. Elle rentrerait tôt le matin, avec dans la bouche un arrière-goût amer. Elle regarderait tomber la pluie en se demandant pourquoi elle vit et où elle va. Elle irait de petites échéances toujours reportées en petits espoirs souvent déçus. Elle serait comme une pièce sans tableaux, un lieu de passage auquel on ne voudrait accrocher aucun souvenir, et elle appellerait cela exister !

Dans quelques heures, ce sera l'aube. Elle déteste l'aube, comme si elle était porteuse d'espoirs trompeurs, comme si le soleil n'avait pas le droit de se lever, comme si le monde devait porter son deuil.

C'est un peu dérisoire de considérer les sujets qui semblent important, et ceux au cours d'une existence qui ont vraiment de l'importance. C'est presque drôle de voir ces mines sérieuses, de croiser ces gens affairés, d'écouter ces graves déclarations. Un jour on se retrouve devant une tombe de marbre gris. On sait, on découvre alors immédiatement ces futilités qui peuvent occuper une vie. Des gens se sont battus, ont parfois tout sacrifié à des causes qui, aujourd'hui, prêtent à sourire. Ils sont passés à côté du principal, de l'essentiel.

La route s'est resserrée. Proches d'un col se dressent les baraquements d'un poste frontière. Elle s'arrête à hauteur de la barrière. Un douanier se retourne comme si on l'avait dérangé, la dévisage un court instant, puis lui fait signe de passer. De l'autre côté, la route redescend en serpentant entre des rochers aux arrêtes vives.

En début d'après-midi, elle arrivera dans une ville lointaine, une ville triste. Elle montera au cinquième étage d'un vieil immeuble sans ascenseur. La porte sera ouverte. De la fenêtre de la petite chambre, elle pourra voir la longue avenue où passe le tram, et de l'autre côté, les grilles du jardin botanique. Les jours passeront sans heurt, comme ces grands bateaux qui disparaissent dans la brume, hananant sous l'effort de leurs roues à aubes. Il n'y aura nulle

part où aller, que le marché dans la vieille ville, près de la Cathédrale, et parfois le cinéma, de vieux films américains sous-titrés dans une langue qu'elle ne comprend pas.

A la prochaine agglomération, il faudra qu'elle songe à faire le plein. La jauge approche du zéro.

Elle s'habitue peu à peu à désapprendre les gestes quotidiens, à mettre au repassage ou à la vaisselle une tendresse inaccoutumée, et à l'y retrouver, lui, son sourire. Et puis, la nuit venue, longuement, elle regardera les étoiles.

Jean-Frédéric Pigeon